

Monsieur Le Febure: ‘chimiste vulgaire’ et français à la Royal Society

Rémi Franckowiak

► **To cite this version:**

Rémi Franckowiak. Monsieur Le Febure: ‘chimiste vulgaire’ et français à la Royal Society. Échanges franco-britanniques entre savants depuis le XVIIe siècle. Franco-British Interactions in Science since the seventeenth-century, College Publications, pp.27-43, 2010, 978-1848900028. halshs-01906205

HAL Id: halshs-01906205

<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-01906205>

Submitted on 26 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Chapitre 3

Monsieur Le Febvre : ‘chimiste vulgaire’ et français à la Royal Society

REMI FRANCKOWIAK

Un chimiste français à la Royal Society

Nicaise Le Febvre (c. 1610-1669) est non seulement le premier chimiste mais le premier Français membre d’une académie savante nationale, en l’occurrence la Royal Society de Londres ; il en est même un des quatre-vingt dix-huit « Original Fellows » puisqu’il inscrit son nom sur les registres de la Société le 11 décembre 1661, avant que celle-ci ne se dote d’une charte la plaçant officiellement sous patronage royal en 1663 et ne prenne son nom actuel¹. Le Febvre sera par la suite, le 30 mars 1664, choisi pour participer à la commission de chimie de la Royal Society à laquelle il a appartenu jusqu’à sa mort et où il semble être intervenu jusqu’en décembre 1667. « Monsieur Le Febvre » – puisque c’est généralement de la sorte que son nom apparaît dans les textes outre-Manche² – est donc un *fellow* à part entière, à la différence près qu’il ne

¹ Voir Michael Hunter, *The Royal Society and its fellows, 1660-1700: the morphology of an early scientific institution*, Chalfont St. Giles, Bucks, British Society for the History of Science, 1982. On notera que Le Febvre est le premier *fellow* à être explicitement et uniquement défini par Hunter comme chimiste; le second est aussi un étranger, Hjarne Urban, entré à la Royal Society en 1669 à la mort de Le Febvre.

² Comme dans Thomas Birch, *The History of the Royal Society of London for improving of natural knowledge from its first rise, in which the most considerable of those papers communicated to the Society, which have hitherto not been published, are inserted in their* *Echanges entre savants français et britanniques depuis le XVII^e siècle.*

Robert Fox et Bernard Joly (éd.).
Copyright © 2009.

devait pas s'exprimer en anglais mais en français (et sans doute en latin aussi).

Robert Boyle contre la chimie vulgaire

Cependant, en 1661, la même année que son admission à la Royal Society, un autre *fellow* – et non un des moindres –, Robert Boyle, qui fera lui également partie de la commission de chimie, fait paraître son célèbre *Sceptical Chymist*³, dans lequel il prend position contre la théorie principale paracelsienne, du moins celle des cinq principes (Sel, Soufre, Mercure, Eau et Terre), invoquée par ce qu'il appelle les « chimistes vulgaires » pour rendre compte, par les qualités qu'ils portent, des propriétés des corps des trois règnes de la nature qu'ils sont censés constituer. La cible principale de l'ouvrage est donc cette classe de chimistes vulgaires composée des apothicaires iatrochimiques, des auteurs de cours de chimie et des adeptes de la cosmologie paracelsienne⁴, qui auraient dégradé, selon Boyle, le statut de la chimie en l'abaissant à un vulgaire ensemble de pratiques opératoires et d'applications techniques, ou en la présentant comme panchimie⁵ ; autrement dit classe à laquelle pourrait bien appartenir Monsieur Le Febure. Aussi Boyle ne voit-il en ces chimistes vulgaires que de simples manœuvres d'une discipline dont les opérations doivent trouver leur raison dans le cadre de son « hypothèse mécanique » plutôt que par les principes chimiques paracelsiens avancés, lesquels, selon lui, en plus d'être touchés d'une élémentarisation inacceptable et d'être étendus de manière outrancière à l'ensemble des corps mixtes⁶, sont en totale contradiction avec l'expérience qui met en

proper order, as a supplement to the "Philosophical Transactions", London : A. Millar, 1756-1757, 4 vol. ; ou encore dans le journal de John Evelyn édité par William Bray (ed.), *The diary of John Evelyn from 1641 to 1705-6, with memoir*, London : W. W. Gibbings, 1890.

³ Robert Boyle, *The Sceptical Chymist : or Chymico-Physical Doubts & Paradoxes, Touching the Spagyrist's Principles Commonly call'd Hypostatical, As they are wont to be Props'd and Defended by the Generality of Alchemists*, London, 1661. Sur les contresens historiques de la lecture de ce titre, voir Lawrence M. Principe, *The Aspiring Adept. Robert Boyle and his Alchemical Quest*, Princetown University Press, Princetown, 1998, pp. 30-35.

⁴ Comme l'a clairement montré Principe, *ib.*, pp. 58-62.

⁵ Voir Principe, *ib.*, pp. 36-37.

⁶ C'est à tort que Boyle perçoit les principes paracelsiens comme devant posséder une nature élémentaire, constante et universelle pour les « chimistes vulgaires » (à l'exception d'Etienne De Clave – non dans son *Cours de Chimie* (Paris, 1646) – mais dans son ouvrage théorique, *Nouvelle Lumière Philosophique* (Paris, 1641) ; voir Rémi

évidence leur hétérogénéité et leurs différences entre substances principielles de même nom. Les propriétés des corps ne doivent pas être rapportées à une quelconque composition en trois ni même en cinq substances élémentaires pour Boyle, mais à des interactions et à des groupements de corpuscules dont la texture rend compte physiquement des propriétés chimiques des corps⁷. Ainsi Boyle en 1661 souhaite-t-il selon ses mots :

(...) retirer à ces Artistes [c'est-à-dire aux chimistes vulgaires] leur confiance excessive en leurs principes et les rendre un peu plus philosophes (dans le rapport) à leur Art⁸. [...] [Il y a] une grande différence entre être capable de faire des expériences et être capable d'en fournir une explication philosophique⁹.

Une philosophie de type mécaniste doit alors être invoquée comme cause immédiate des changements ; les effets visibles ne pouvant provenir que d'un changement d'ordre mécanique¹⁰. Aussi Boyle souhaite-t-il fonder une « chimico-physique » correspondant à l'association de la philosophie corpusculaire aux expériences chimiques, qui n'est plus chimie – car n'en sont conservées que les observations et les expérien-

Franckowiak, « Le Cours de Chimie d'Etienne de Clave », *Corpus*, 39, (2001), pp. 73-99). Pour le montrer nous ne citerons que Jean Beguin (*Elemens de Chymie*, 1624, p. 35), sans doute le chimiste vulgaire paradigmatique dans le *Sceptical Chymist*, qui précise clairement que les principes avec lesquels travaille le chimiste paracelsien ne doivent surtout pas être considérés comme homogènes : « Il faut toutesfois noter qu'aucun des susdicts principes n'est si seul, & simple, qu'il ne tienne quelque peu des autres. Car le Mercure contient une substance sulphurée & une saline. Le Souphre une substance saline, & une mercurielle, & le Sel une substance sulphurée & une mercurielle ». Voir Rémi Franckowiak, « La chimie du XVII^e siècle : une question de principes », *Methodos*, 8 (2008), Chimie et mécanisme à l'âge classique, [En ligne], mis en ligne le 11 avril 2008. URL : <http://methodos.revues.org/document1823.html>.

⁷ Voir Antonio Clericuzio, *Elements, Principles, and Corpuscles : A Study of Atomism and Chemistry in the Seventeenth Century*, Archives Internationales d'Histoire des Idées, 171, Kluwer, Dordrecht, 2000, pp. 137-138.

⁸ Boyle déclare avoir rédigé le *Sceptical Chymist* « [...] to take those Artists off their excessive Confidence in their principles and to make them a little more Philosoph(ical) with their Art » (in Michael Hunter, *Robert Boyle by himself and His Friends*, Pickering & Chatto, London, 1994, p. 29).

⁹ « [...] There is a great Difference betwixt the being able to make Experiments, and the being able to give Philosophical Account of them » (Boyle, *op. cit.* in note 3, p. 208, et répété p. 307).

¹⁰ Voir Principe, *op. cit.* in note 3, p. 208.

ces –, sans être pour autant stricte physique mécaniste. Boyle ne peut de ce fait pas être caractérisé comme simple défenseur de la chimie expérimentale, pas plus que comme simple opposant à la doctrine paracelsienne sur la base d'une philosophie mécaniste : son intention est bien plutôt de doter la pratique de la chimie de principes philosophiques et inversement¹¹. Passée la première partie de son ouvrage¹², Boyle n'argumente plus seulement à la manière sceptique, mais s'autorise des affirmations positives quant à la composition des corps. Le *Sceptical Chymist* ne sert alors pas tant à jeter le doute sur la chimie paracelsienne qu'à la réduire à une discipline purement pratique¹³ ; faire de ce qui faisait la force de la chimie – sa pratique de laboratoire –, une fois privée de tout discours qui lui soit propre, son unique dimension. C'est par conséquent refuser à un Nicaise Le Febvre le titre légitime, pensait-il, qu'il s'octroyait de « Philosophe sensal » ; appellation que l'on retrouve reprise, mais pour s'en moquer, par Boyle dans son *Sceptical Chemist* :

¹¹ La chimico-physique de Boyle est illustrée dans ses *Certain Physiological Essays* de 1661, par le récit de ses expériences commentées sur le salpêtre, c'est-à-dire une lecture de type mécaniste de l'opération chimique de « réintégration » du salpêtre, intitulé « A Physico-Chymical Essays, containing an Experiment, With some considerations touching the differing Parts and Redintegration of Salt-Petre ». Voir à ce sujet Rémi Franckowiak, « Du Clos criticizes Boyle », in Dan Garber and Sophie Roux (eds.), *The Mechanization of Natural Philosophy*, Springer-Verlag, collection "Boston Studies of Science", Boston, à paraître.

¹² Comme le souligne Antonio Clericuzio, « Carneades and the Chemists: A Study of The *Sceptical Chymist* and its Impact on Seventeenth-Century Chemistry », in Michael Hunter (éd.), *Robert Boyle Reconsidered*, Cambridge University Press, Cambridge, 1994, pp. 80-81.

¹³ Boyle n'est pas le seul à avoir exprimé ce souhait. Dès 1660 par exemple – un an avant le parution du célèbre *Sceptical Chymist* –, Samuel Sorbière souhaitait déjà confisquer la parole aux chimistes (13 juillet 1660) : « Certes, Monsieur, autant que je les [les chimistes] admire, tandis que je les vois lutter proprement un Alambique, philtrer une liqueur, bastir un Athanor ; autant me déplaisent-ils lors que je les entends discourir sur la matiere de leurs operations. Et cependant ils croyent que tout ce qu'ils font, n'est rien au prix de ce qu'ils disent. Je voudrais qu'ils ne prisent pas cette peine, qu'ils ne se missent pas si fort en frais, et que tandis qu'ils se lavent les mains au sortir de leur travail, ils laissassent escrire ceux qui se sont plus attachés à polir leur discours. Ce seroit aux Galilees, aux Descartes, aux Hobbes, aux Bacons et aux Gassendis, à raisonner sur leur labeur ; et ce seroit à ces bonnes gens d'écouter ce que leur diroient les personnes doctes et judicieuses, qui se sont accoutumées à faire le discernement des choses. *Quam scit uterque libens censebo exerceat artem* » (*Relations, Lettres et Discours de M^r Sorbière sur diverses matières curieuses*, Paris, Roberet de Ninville, 1660, pp. 167-168).

Mais comment les Chimistes font apparaître qu'il y a de tels corps primitifs et simples [leurs Principes] dans ceux dont nous parlons [les corps composés] [...] ? Et s'ils prétendent par la raison prouver ce qu'ils affirment, [alors] que deviennent leurs vantardises assurées que les Chimistes (qui sont appelés par conséquent, après Beguin, *Philosophus* ou *Opifex Sensatus* [= Philosophe ou Ouvrier sensé]) peuvent convaincre nos yeux, en montrant de manière manifeste dans tout corps mixte ces substances simples que [la raison] leur enseigne être composé ? Et en fait, si les Chimistes ont recours dans ce cas à d'autres preuves que des expériences, comme ils doivent ici brandir le grandiose Argument qui est donné pendant tout ce temps comme démonstration ; alors cela me libère de l'obligation de poursuivre la contestation dans laquelle je me suis engagé à n'examiner que les preuves expérimentales¹⁴.

Au vu de la position affirmée de Boyle dans son *Sceptical Chemist*, la réunion des deux chimistes – le sceptique et le vulgaire – sur une même scène académique aurait pu paraître tout à fait improbable, ou du moins conflictuelle. Aussi plusieurs questions viennent-elles immédiatement à l'esprit : les huit années passées à la Royal Society aux côtés de Boyle ont-elles rendu Monsieur Le Febvre plus « philosophe » ? Le Febvre était-il au moins le bienvenu dans cette Société savante ? N'y-a-t-il pas eu incompréhension entre les savants britanniques et ce chimiste vulgaire ? Sa présence a-t-elle eu des répercussions sur la chimie du continent ? Mais sans doute est-il nécessaire de rappeler avant de poursuivre que Boyle n'est pas le pourfendeur d'une alchimie égarée sur le chemin d'une improbable Pierre philosophale comme on le présente malheureusement encore trop souvent. Boyle est un chimiste de son temps, certainement important, mais qui ne dénigrait pas – loin de là –

¹⁴ « For how do Chemists make it appear that there are any such primitive and simple bodies, in those we are speaking of [...] ? And if they pretend by Reason to evince what they affirm, what becomes of their confidents boasts, that the Chemists (whom they therefore, after *Beguinus*, call a *Philosophus* or *Opifex Sensatus*) can convince our Eyes, by manifestly shewing in any mixt body those simple substances he teaches them to be compos'd of? And indeed, for the Chemists to have recourse in this case to other proofs then Experiments, as it is to wave the grand Argument that has all this while been given out for a demonstrative One; so it releases me from the obligation to prosecute a Dispute wherein I am not engag'd to Examine any but Experimentall proofs » (Boyle, *op. cit.* in note 3, pp. 236-237).

des recherches plus spéculatives sur, entre autres, un certain Mercure des philosophes dont l'intérêt pour lui n'a cessé de croître du milieu des années 1660 jusqu'à son décès¹⁵. Cette précision est l'occasion d'en ajouter une autre : chimie et alchimie sont deux termes exactement synonymes au XVII^e siècle, sans que cela ne signifie pour autant qu'ils désignent un savoir irrationnel ou au mieux une pré-chimie, mais simplement la science chimique du moment¹⁶.

Nicaise Le Febvre

Qui est donc Nicaise Le Febvre¹⁷ ? Le Febvre est né, vers 1610, à Sedan où il apprend son métier d'apothicaire auprès de son père qui y tenait boutique, avant de s'installer à Paris au milieu des années 1640. Alors apothicaire ordinaire du roi et « distillateur chimique de sa Majesté et de Monseigneur de Metz, Duc de Verneuil », il succède à partir de 1651 à William Davisson au poste de démonstrateur de chimie au Jardin royal des plantes¹⁸. Le Febvre est l'auteur en 1660 d'un *Traicté de la Chymie* qui connut plusieurs rééditions : traduit en anglais, en allemand, en latin, et quatre fois réédité en langue française dont la dernière fois en 1751¹⁹. C'est un ouvrage très complet, en deux volumes, mais qui déve-

¹⁵ Comme l'a parfaitement montré Principe, *op. cit.* in note 3.

¹⁶ Voir William R. Newman, Lawrence M. Principe, « Alchemy vs. chemistry: the etymological origins of a historiographic mistake », in *Early Science and Medicine*, 3(1), (1998), pp. 32-65.

¹⁷ Sur Le Febvre, voir Owen Hannaway, in C. C. Gillespy (éd.), *Dictionary of Scientific Biography*, New York, Charles Scribener's sons, 1970-1980, vol. 8, pp. 130-131 ; Hélène Metzger, *Les Doctrines Chimiques en France du début du XVII^e à la fin du XVIII^e siècle*, 1923, réédition Blanchard, Paris, 1969, pp. 62-82 ; J. R. Partington, *A History of chemistry*, MacMillan, London, 1962, vol. III, pp. 17-24.

¹⁸ Davisson a été le premier Britannique professeur de chimie ; il l'a été en France. Voir J. Read, « The First British Professor of Chemistry », *Ambix*, 9 (1961), pp. 70-101.

¹⁹ Nicaise Le Febvre, *Traicté de la Chymie*, Paris, 1660. Antonio Clericuzio (« The internal laboratory. The chemical reinterpretation of medical spirits in England (1650-1680) », in P. Rattansi et A. Clericuzio (éd.), *Alchemy and chemistry in the 16th and 17th centuries*, Archives internationales d'histoire des idées, 140, Dordrecht-Boston-Londres, 1994, p. 56) écrit que ce traité constitue « un des plus populaires manuels de chimie de la seconde moitié du XVII^e siècle ». Contrairement aux manuels de chimie déjà publiés à cette époque, le vouvoiement est de mise dans l'ouvrage de Le Febvre ; l'auteur ne s'adresserait alors plus uniquement à un public corporatiste de professionnels de la santé, mais plus généralement à toute personne intéressée par la philosophie naturelle. Sur le courant des cours de chimie, voir également de A. Clericuzio, « Teaching Chemistry and Chemical Textbooks in France. From Beguin to Lemery », in *Science & Education*, vol. 15, (2006), pp. 335-355.

loppe un discours théorique et pédagogique sur environ un quart de l'ouvrage, chose assez considérable pour ce genre de texte ; d'autant plus que Le Febvre n'avait le projet à l'origine que de proposer un simple abrégé de chimie. Les mille quatre-vingt-douze pages du *Traicté de la Chymie* sont divisées en deux grandes parties : la première

(...) qui servira d'instruction & d'introduction, tant pour l'intelligence des Auteurs qui ont traité de la théorie de cette science en général : que pour faciliter les moyens de faire artistement & méthodiquement les opérations qu'enseigne la pratique de cet Art, sur les animaux, sur les végétaux & sur les minéraux, sans la perte d'aucune des vertus essentielles qu'ils contiennent.

et la seconde

(...) qui contient la suite de la préparation des sucs qui se tirent des Végétaux, comme aussi celle de leurs autres parties, & celle des Minéraux.

Le Febvre débute son cours par des considérations sur la nature de la chimie, des principes et éléments des choses naturelles, des vaisseaux et fourneaux, avant d'exposer de très nombreux procédés. L'auteur, tout en s'appuyant sur Paracelse, revendique Jean-Baptiste Van Helmont et Rudolph Glauber comme « les deux phares »²⁰ à suivre pour bien entendre la théorie chimique et pour bien en pratiquer les opérations ; sans toutefois citer Pierre-Jean Fabre dont l'*Abrégé des secrets chimiques* lui aurait servi de source non négligeable²¹, tout comme très certainement Joseph Du Chesne, qu'il ne cite pas davantage. Son ouvrage, qui dans la forme souhaite imiter ceux de Schröder et Zwelfer, s'adresse d'abord aux apothicaires puisque son ambition est bien de

²⁰ Le Febvre, *ib.*, p. 5.

²¹ Voir Sylvain Matton, « Une source inavouée du *Traicté de la Chymie* de Nicaise Le Febvre : *L'Abrégé des secrets chimiques* de Pierre-Jean Fabre », *Chrysopæia*, S.E.H.A. – Archè, Paris et Milan, 5, 1992-1996. On relèvera que Boyle, qui se voyait appartenir à une avant-garde de la « nouvelle science » et qui souhaitait être reconnu comme « nouveau philosophe », en plus de l'adoption d'une certaine rhétorique de la nouveauté censée accentuer une cassure avec ses prédécesseurs ou contemporains qu'il critiquait et desquels il voulait se distinguer, sélectionnait aussi dans ses écrits les influences qu'il acceptait de divulguer pour qu'il n'y ait aucune ambiguïté sur sa position, en minimisant même certaines de ses sources importantes, comme George Starkey ; voir William Newman, Lawrence Principe, *Alchemy tried in the Fire*, 2002, pp. 31-33.

promouvoir une nouvelle pharmacie dressée sur le fondement solide de la philosophie chimique, expérimentale par définition. Et une parfaite connaissance de la matière est sans aucun doute un pré-requis indispensable à la pratique pharmaceutique comme à la médecine. Or – et sans trop entrer dans le détail –, il ne va pas de soi au XVII^e siècle que la matière se donne ainsi aux sens. Le Febvre reprend en effet explicitement à son compte la doctrine qui avait alors cours, d'un sel corporificateur d'un être spirituel omniprésent, en faisant intervenir un sel volatil servant de forme intermédiaire à tous les corps mixtes sur le chemin du retour à une indifférence universelle. La matière est ainsi d'abord une force purement spirituelle d'engendrement et de conservation, un Esprit universel, qui s'exprime suivant ses trois natures ou trois principes – les Soufre/Mercure/Sel – accessibles par l'expression développée du troisième, le Sel principe, qui assure aux deux autres une certaine réalité tangible. La matière première de Le Febvre, son Esprit universel, est une substance totalement dépouillée de corporéité ; et le Sel principe sera le moyen par lequel il pourra s'exhiber en trouvant en lui un support à ses actions ; l'Esprit ainsi salifié par nécessité dans notre monde ici-bas passe pour la forme la plus pure possible de la matière, correspondant concrètement à celle d'un sel volatil. Cet Esprit universel est l'élément le plus important de son discours, il est le feu, la lumière solaire, il est semence universelle, principe premier, radical et fondement de toute chose. Indifférent à être telle ou telle chose, il est spécifié suivant l'idée qu'il prend de la matrice où il est reçu, avant de se recouvrir d'une enveloppe élémentaire aqueuse ou terreuse²².

La chimie vulgaire de la Royal Society

La chimie de Le Febvre a donc pour objet toutes les choses créées, tant corporelles que spirituelles, tant visibles qu'invisibles, mais ne reçoit pour principes que des choses perçues par les sens. En effet – et Le Febvre ne cesse de le marteler tout au long de son texte –, la chimie est science et art, contemplation et opérations, théorie et pratique ; cette

²² Chez Le Febvre, il est dans l'ordre des choses que tout tende à son « premier principe par une circulation continuelle qui se fait par la nature, qui corporifie pour spiritualiser, & qui spiritualise pour corporifier » (Le Febvre, *op. cit.* in note 19, 23). Cette circulation spirituelle se fait aussi entre deux corps suivant une attraction de sympathie réciproque. Voir Rémi Franckowiak, *Le développement des théories du Sel dans la chimie française de la fin du XVI^e siècle à celle du XVIII^e*, thèse de doctorat soutenue le 22 décembre 2002, Université Charles de Gaulle – Lille 3, t. 1, partie 2, § 5.

double dimension représente la grande particularité de la chimie dans le champ de la physique. Elle est pour lui une « science pratique & factive »²³. Le physicien chimique « met la main à l'œuvre pour examiner toutes ses propositions par des raisonnements qui sont fondés sur les sens, sans se contenter d'une pure & simple contemplation », à la différence du physicien spéculatif, qui se contente de « satisfaire notre curiosité par nos oreilles »²⁴. Les « physiciens ordinaires » ayant apporté peu de lumière à la connaissance des corps, Le Febvre ne peut pas ne pas faire le constat dans son avant-propos à l'adresse de « Messieurs les Apothicaires de la France » de la « décadence de la pharmacie » et de la nécessité d'en « relever la dignité » en établissant la « véritable pharmacie » qui est pour lui la chimie, c'est-à-dire « la véritable clef de la nature »²⁵, « la science de la nature même » par le moyen de laquelle on cherche les principes constitutifs des choses naturelles, et découvre « les causes & les sources de leurs générations, de leurs corruptions, & de toutes les altérations auxquelles elles sont sujettes »²⁶.

Cette approche expérimentaliste raisonnée de la physique dans l'établissement d'une solide connaissance de la nature ne pouvait que plaire à la jeune Société savante anglaise nommée dans les premiers temps « The Society for promoting Philosophical Knowledge by Experiments »²⁷, et dont la devise est *Nullius in Verba*. Mais l'intérêt des membres de la Royal Society pour ce chimiste français n'a en réalité pas été soudain ni n'a attendu la publication de son cours de chimie. Nicaise Le Febvre était connu de certains *fellows* depuis déjà plus d'une douzaine d'années lors de leur passage à Paris.

En effet, que cela participa de la formation des jeunes aristocrates britanniques ou pour des raisons politiques lors de la parenthèse révolutionnaire des années 1640 à 1660, de nombreux futurs membres de la Royal Society ont séjourné un temps plus ou moins long à Paris où ils ont pu rencontrer Nicaise Le Febvre. Ainsi, par exemple, John Evelyn²⁸, qui

²³ Le Febvre, *op. cit.* in note 19, p. 11.

²⁴ *Ib.*, p. 12.

²⁵ *Ib.*, p. 4.

²⁶ *Ib.*, p. 1.

²⁷ Voir la page de titre de l'ouvrage (d'abord lu le 23 janvier 1661) de Kenelm Digby, *A discourse concerning the vegetation of plants. At a meeting of the Society for promoting Philosophical Knowledge by Experiments*, 1661.

²⁸ Evelyn s'en est également pris aux cours de chimie, comme Boyle dans son *Sceptical Chemist*, mais uniquement à ceux de « ces professeurs de rue » qui, se contentant « d'une science sommaire & superficielle », prétendent faire de leurs auditeurs de vrais chimistes

avait déjà assisté au cours de chimie d'Annibal Barlet en automne 1646 à Paris²⁹, rapporte-t-il dans son journal qu'il – semble-t-il par l'intermédiaire de monsieur de Metz, duc de Verneuil, chez qui il aurait logé une quinzaine de jours – a fréquenté à partir du 18 février 1647 le cours privé de chimie « du célèbre Mr. Le Febvre qui oeuvre sur la plupart des opérations les plus nobles »³⁰. Son intérêt pour la chimie ne s'est d'ailleurs jamais démenti : cours de chimie à Sayes Court³¹ et chez William Davisson, premier démonstrateur de chimie au Jardin du roi, en 1649³², soupé à Londres chez Mr. Dubois en compagnie d'une « gentleman » nommée Evrard qui serait, précise-t-il, une « grande chimiste »³³, en 1650, visite du laboratoire du frère Nicolas « qui est un excellent chimiste » d'un couvent de Chaillot³⁴ et visite en 1651 à Paris à Kenelm Digby qu'il prend toutefois pour un « charlatan »³⁵ pour discuter chimie, avant de se retrouver tous deux la semaine suivante au cours de chimie de Le Febvre, cette fois peut-être au Jardin des plantes, en compagnie de plusieurs personnes savantes et de qualité³⁶ ; enfin livraison en 1653 de la part d'un certain Monsieur Roupel de Paris d'une fiole d'or potable³⁷. Mais on retiendra surtout la correspondance que Evelyn a entretenu avec Le Febvre au moins de 1652 à 1656, et son intention dans les années 1660 de reprendre, en relation avec son ancien maître – cette

« en un mois de temps ou deux » (voir pour l'année 1652, *Voyage de Lister à Paris en 1698, traduit pour la première fois, publié et annoté par la Société des bibliophiles français. On y a joint des extraits des ouvrages d'Evelyn relatifs à ses voyages en France de 1648 à 1661*, Paris, 1873, p. 306). Anita Guerrini (« Chemistry Teaching at Oxford and Cambridge, circa 1700 », in Rattansi, Clericuzio, *op. cit.* in note 19, p. 185) note effectivement que les cours de chimie – du moins celui de Nicolas Lemery – duraient huit semaines, à raison de trois ou quatre séances par semaine.

²⁹ Robert Illiffe, « Foreign bodies: Travel, empire and the early royal society of London. Part 1. Englishmen on tour », *Canadian Journal of History*, (1998).

³⁰ Evelyn, *op. cit.* in note 2, 28/01/1647, p. 195. Rappelons par ailleurs que Le Febvre se présente en 1660 comme distillateur chimique du Duc de Verneuil.

³¹ *Ib.*, 22/01/1649, p. 198.

³² *Ib.*, 21/10/1649, p. 202.

³³ *Ib.*, 05/07/1650, p. 207.

³⁴ *Ib.*, 24/02/1651, pp. 209-210.

³⁵ *Ib.*, 07/11/1651, pp. 215-216 ; l'expression est « errant mountebank » (« charlatan dévoyé »).

³⁶ *Ib.*, 17/11/1651, p. 216.

³⁷ *Ib.*, 27/06/1653, p. 226.

fois en Angleterre –, ses notes de cours de chimie dans le but de les publier³⁸.

On peut compter encore parmi les futurs membres de la Royal Society formés à la chimie en France, William Petty et Robert Moray³⁹ qui ont été élève de Davisson (et peut-être pour le second aussi de Le Febvre), qui seront d'ailleurs imiter plus tard par, par exemple, Edward Browne qui a suivi en 1664 les cours de Barlet et de Christophe Glaser⁴⁰, et plus tard encore (1683-1684) Burnett ceux de Nicolas Lemery. Cette chimie vulgaire continentale est même enseignée par l'apothicaire allemand Peter Stahl directement en Angleterre à sept Fellows à partir de 1659 : Wren, Wallis, Bathurst, Lower, Locke, Millington et Williamson⁴¹. L'intérêt pour la chimie – pour la chimie vulgaire donc – porté par la Royal Society est patent. Samuel Sorbrière⁴² lors de son voyage en Angleterre témoigne à ce sujet du grand nombre de nobles qui, à la restauration, ont fait bâtir un laboratoire de chimie après s'y être intéressés durant la période de troubles. Et le premier d'entre eux étant bien sûr le roi Charles II lui-même, qui est celui qui a fait venir en 1660 Nicaise Le Febvre à Londres, de son retour d'exil. Charles II lui construit un laboratoire à Saint James, le fait chimiste du roi le 15 novembre 1660, puis le

³⁸ Voir F. Sherwood Taylor (« The Chemical Studies of John Evelyn », in *Annals of Science*, vol. 8/4, 1952, pp. 285-298) qui fait état de quatre lettres adressées par Le Febvre à Evelyn : 29/03/1652, 25/05/1652, 30/09/1655, et 13/09/1656.

³⁹ Voir J. Golinski, « A Noble Spectacle: phosphorus and the noble cultures of science in the early Royal Society », *Isis*, 80 (1989), p. 12.

⁴⁰ Voir Illiffe, *op. cit.* in note 29.

⁴¹ Voir Guy Meinel, « Locke, Boyle and Peter Stahl », in *Notes and Records of the Royal Society of London*, vol. 49, (1995), pp. 185-192.

⁴² Samuel Sorbrière, *Relation d'un voyage en Angleterre, où sont touchées plusieurs choses, qui regardent l'estat des Sciences, & de la Religion, & autres matières curieuses*, Cologne, 1666 : Durant la période troublée, « les gens de qualité n'ayant plus de Cour à faire, se sont appliquez à l'étude, & que quelques-uns se sont tournez du costé de la Chymie, de la Mechanique, des Mathematiques, & de la science des choses naturelles. Le Roy mesme ne les a pas négligées, & il a acquis des connoissances qui me surprirent en l'audience que j'eus de sa Majesté [...] » (p. 61) ; à la restauration, « les Mylords Digby, Boyle, Bronckers, Moray, Devonshire, Worcester, & plusieurs autres (car la Noblesse d'Angleterre est presque toute sçavante & fort éclairée) ont fait bastir des Laboratoires, dresser des machines, ouvrir des mines, & employé cent sortes d'artisans, pour essayer de trouver quelques nouvelles inventions. Le Roy ne s'est pas éloigné de cette curiosité ; & mesme il a fait venir de Paris un grand Chymiste [= Le Febvre], auquel il a fait construire un tres-beau Laboratoire dans le parc de S. James [...] » (p. 62).

nomme le 31 décembre professeur de chimie⁴³ et apothicaire de la famille royale⁴⁴. Mais, cette fonction n'est pas celle d'un simple apothicaire préparant des pilules, un certain John Jones a été appointé quelques mois plus tard pour ce travail, mais d'un apothicaire pour nobles opérations, pour, par exemple, étudier la composition du grand Cordial de Raleigh et la raison de son efficacité⁴⁵, ou encore confectionner des remèdes contre le scorbut⁴⁶ qui décime la marine britannique. Charles II est en effet fortement piqué de chimie, il passe le plus clair de son temps dans son laboratoire de chimie⁴⁷, absorbé entre autres par le problème de la fixation du mercure (dont il mourra sans doute intoxiqué⁴⁸), et ce en compagnie parfois de Le Febvre⁴⁹ et de Robert Moray⁵⁰ qu'il aurait fait venir à Whitehall Palace davantage pour des raisons chimiques que politiques⁵¹. Moray, réputé grand chimiste, aurait en effet passé les deux dernières

⁴³ Le Febvre n'est pas le premier paracelsien français proche de la couronne, Théodore Turquet de Mayerne a été le médecin de trois générations de monarque Stuart, de 1610 à sa mort en 1655 ; voir J. Andrew Mendelsohn, « Alchemy and Politics in England 1649-1665 », in *Past and Present*, n° 135, (1992), note 13, p. 33.

⁴⁴ Partington, *op. cit.* in note 17, p. 17.

⁴⁵ Mendelsohn, *op. cit.* in note 43, pp. 58-59.

⁴⁶ Voir l'avertissement de la seconde édition française du *Traicté de la Chymie* de 1669 de Le Febvre, dont le contenu, d'ailleurs, après huit années passées par son auteur à la Royal Society, est presque identique à celui de la première édition.

⁴⁷ Voir D. C. Martin, « Sir Robert Moray, F.R.S. (1608?-1673) », in *Notes and Records of the Royal Society of London*, vol. 15, (1960), p. 246.

⁴⁸ Voir Myron Wolbarsht, « Charles II, a Royal Martyr », in *Notes and Records of the Royal Society of London*, vol. 16, (1961), pp. 154-157.

⁴⁹ Le prince Rupert était aussi en rapport avec Le Febvre ; voir lettre de Oldenburg à Boyle du 10 septembre 1664 (Michael Hunter, Antonio Clericuzio, Lawrence M. Principe (éd.), *The correspondence of Robert Boyle*, Pickering & Chatto, London, 2001, t. 2, pp. 323-324 : « [...] Prince Rupert is ready to embarque, and that before the king goes to Hamptoncourt, which will be, as they say, the latter end of next weeke. The Prince taketh with him a gallant Apparatus medicus, contrived by Sir Alexander Phrasier, and made by Monsieur le Fevre, in whose house I saw them yesterday, finding many stately names affixed to them, and no lesse than those of Aqua Reginae Hungariae, Aqua Mirabilis, Aqua Carbunculi, etc. Item some preparations of all the 3 Hypostaticall principles, <as> Spiritus Salis, Spiritus Sulphuris, but instead of Spiritus Mercurii, Mel mercuriale, and severall douzens of many other [?] not a little lucriferous to the preparer ». Par ailleurs, en 1669, année de la mort de Le Febvre, Louis XIV a conduit une diplomatie secrète avec Charles II par un agent, l'abbé Pregnani, officiellement venu pour assister le roi dans ses activités chimiques (Mendelsohn, *op. cit.* in note 43, note 137, p. 62).

⁵⁰ Voir E. S. Beer, « King Charles II, Fundator et Patronus (1663-1685) », in *Notes and Records of the Royal Society of London*, vol. 15, 1960, p. 42.

⁵¹ Voir Martin, *op. cit.* in note 47, p. 246.

années précédant la restauration enfermé dans son laboratoire de chimie de Maastricht où il était réfugié⁵². Il est par ailleurs – représentant alors le roi à la Royal Society – la personne qui a proposé la candidature de Le Febvre à cette institution en novembre 1661⁵³.

Donc, non seulement Le Febvre était loin d'être inconnu des savants anglais de la Royal Society, mais les travaux chimiques qui s'y faisaient ne lui étaient pas du tout étrangers. La première communication publiée par un membre fondateur de la Royal Society sur demande de celle-ci porte sur un sujet chimique – ce qui dénote une sensibilité évidente de la part de ses membres pour la chimie⁵⁴ : le *Discourse concerning the vegetation of plants* de 1661 de Kenelm Digby⁵⁵, entièrement construit sur une théorie chimique saline très proche de celle développée par Le Febvre dans son traité, mais traduit toutefois dans une pensée atomiste. Digby avait peu de temps auparavant fait paraître son *Discours sur la poudre de sympathie lu devant une assemblée savante à Montpellier en 1657*, poudre dont on trouve également une préparation dans le traité de Le Febvre⁵⁶ ; la poudre de sympathie étant un remède vitriolique capable de guérir un blessé à distance en l'appliquant non pas sur la plaie mais sur l'arme qui l'a causée ou sur le vêtement taché de sang (des expériences sur cette poudre ont été ordonnées en juin et juillet 1661 à la Royal Society qui ont impliqué Talbot, Moray, Hammond, Clarke, Goddard, Whistler, Croune et Vermuyden⁵⁷). Le 27 mars puis le 26 juin 1661⁵⁸, il est demandé de reproduire la calcination de l'antimoine suivant la description qui en est faite dans le livre de Monsieur Le Febvre, dont le nom est pour la première fois prononcé à la Royal Society, avant même sa candidature. Cette calcination doit conduire à une augmentation de près de la moitié du poids de l'antimoine par, suivant Le Febvre, une fixation sur le corps du feu solaire – c'est-à-dire de l'Esprit universel – et transformer ainsi la nature de l'antimoine en un souverain remède (chose qui avait été rapportée dans chacun des deux ouvrages cités de Digby qui très

⁵² *Ib.*, pp. 243-244.

⁵³ Voir Hunter, *op. cit.* in note 1.

⁵⁴ Comme le laisse entendre Thomas Sprat, *History of the Royal Society of London, for Improving of Natural Knowledge*, London, 1667, p. 37.

⁵⁵ Voir John Fulton, « Sir Kenelm Digby, F.R.S. (1603-1665) », in *Notes and Records of the Royal Society of London*, vol. 15, (1960), p. 208.

⁵⁶ Préparation du « crocus de vitriol de Vénus » (« C'est aussi de ce vitriol que se fait la vraie poudre de sympathie [...] » ; Le Febvre, *op. cit.* in note 19, pp. 804-806.

⁵⁷ Voir Birch, *op. cit.* in note 2, pp. 31 et 33.

⁵⁸ *Ib.*, pp. 20 et 31.

certainement a trouvé sa source chez Le Febvre⁵⁹). Le 20 juillet 1664, Goddard et Boyle affirmeront avoir constaté au contraire une diminution du poids, et Le Febvre répondra que la calcination n'a pas été poussée assez loin (il avait en effet déjà relevé dans son traité une pareille perte de poids avant l'augmentation consécutive à l'absorption de lumière⁶⁰). Citons encore Henshaw qui travaille en 1662 sur le salpêtre (substance particulière proche de l'Esprit universel pour Le Febvre⁶¹), et en 1665 sur la rosée de mai (supposée par le Français contenir à cette époque davantage d'Esprit universel⁶²), et Coxe la même année étudie les sels (qui sont un grand sujet du *Traité de la Chymie*).

L'activité de Le Febvre au sein de la Royal Society ne se distingue pas essentiellement de celle des autres membres⁶³. Il y présente les différentes éditions de son traité de chimie, et de son *Discours sur le Grand Cordial de S^r Walter Rawleigh*, commande personnelle de Charles II, reposant fortement sur sa philosophie chimique saline, fruit d'un travail de plus d'une année, rédigé d'abord en français puis en anglais mais édité en 1664 d'abord à Londres puis disponible l'année suivante en France. Sa première intervention date du 1^{er} janvier 1662 au sujet d'un cristal blanc de soufre minéral, la suivante concerne une substance qui agit à la manière d'une teinture métallique. Il intervient parfois sur demande comme expert pour analyser certaines liqueurs ou terres, exhibe des choses curieuses qu'on lui aurait confiées comme une nageoire qui pourrait être celle d'une sirène, et joue aussi le rôle d'intermédiaire en lisant à ses pairs une lettre d'un chirurgien parisien sur la manière de soigner des

⁵⁹ Voir Kenelm Digby, *Discours fait en célèbre assemblée, par le Chevalier Digby, Chancelier de la Reine de la Grande Bretagne, &c. Touchant la guérison des Playes par la poudre de Sympathie*, édition de 1666, reproduite par Georges Démarest, Paris, 1895, pp. 167-169 ; et *Discours sur la végétation des plantes, fait par le chevalier Digby, le 23 Janvier 1660. En présence de Messieurs de l'Académie Royale d'Angleterre, où il démontre la méthode qu'il faut tenir pour bien cultiver la physique ; ensemble l'utilité de plusieurs Expériences très-curieuses sur ce point*, traduction française, Paris, 1667, p. 36.

⁶⁰ Voir Birch, *op. cit.* in note 2, vol. I, p. 452; et Le Febvre, *op. cit.* in note 19, p. 900.

⁶¹ Voir Sprat, *op. cit.* in note 54, p. 260-276; et Le Febvre, *op. cit.* in note 19, pp. 964-967.

⁶² Le travail de Henshaw est présenté dans les *Philosophical Transactions* du 8 mai 1665, p. 33. Sur la rosée de Mai davantage chargée d'esprit universel et de sel spirituel servant à la génération de toute chose de Le Febvre, voir *op. cit.* in note 19, p. 184, et p. 21 au sujet de la génération spontanée d'insectes par l'esprit universel, dans le même esprit que Henshaw avec la rosée.

⁶³ Voir Birch, *op. cit.* in note 2, vol. I : pp. 20, 54, 66-68, 82, 214-215, 217-218, 241, 268-269, 406, 418, 420, 452, 499, et vol. II : 54, 134, 222-223, 225, 231-232, 353, 392.

tendons sectionnés (lettre qu'il fait suivre au College of Physicians⁶⁴). Mais son plus important travail concerne le sel de tartre, et plus précisément la volatilisation de ce sel normalement fixe ; opération qui semble avoir attiré l'attention de Boyle⁶⁵. C'est un travail de deux années inspiré par un procédé de Paracelse, digne d'être signalé puisqu'il apparaît avoir été mené en partie en collaboration avec le futur chimiste de l'Académie Royale des Sciences de Paris Samuel Cottureau Du Clos (que Evelyn et Digby ont certainement dû rencontré à Paris) que Le Febvre a tenu au courant par correspondance presque étape par étape, marquant toutefois une pause lors d'une absence en séance de Boyle pour que celui-ci puisse constater de visu l'état de la matière sur laquelle Le Febvre travaille avant de poursuivre⁶⁶, et dont le résultat devait être un remède efficace contre de nombreux désordres et qui pourrait tout à fait correspondre à l'alcahest (plutôt le sel circulé de Paracelse) (dont il avait d'ailleurs été question à la Royal Society en octobre et novembre 1661 avec Goddard et Oldenburg⁶⁷).

Conclusion

Cette courte présentation s'inscrit dans un travail mené sur l'état de la chimie dans le troisième quart du XVII^e siècle et sur la réception en France de la pensée chimique de Boyle⁶⁸. S'il apparaît que Boyle est loin d'avoir représenté en France le réformateur qu'on a cru voir en chimie –

⁶⁴ On peut préciser que Le Febvre, avec George Starkey et d'autres helmontiens, avait milité pour la création d'un College of Chymical Physicians. Voir Mendelsohn, *op. cit.* in note 43, p. 66.

⁶⁵ Voir la lettre de Hooke à Boyle du 3 Juillet 1663 (Hunter, Clericuzio, Principe, *op. cit.* in note 50, t. 2, p. 97) : « There was very little done this week at Gresham college, the whole stay being not much above an hour. [pour la séance du 1 Juillet 1663, voir Birch, *op. cit.* in note 2, vol. 1, pp. 268-271]. [...] There was an account read of Monsieur Le Febvre's trial to volatilize salt of tartar with burnt alum, which you have long since heard ». On notera que la même année, Christian Huygens aurait également réalisé une expérience de volatilisation du tartre en Angleterre.

⁶⁶ « Le Roy, M^{rs} de Moray et d'Igby, M^{rs} Fabre et Poleman avec toute nostre academie Royale l'ont veu plus beau que je ne le dépeins et je n'attends plus que M^r Boÿle pour le voir avant que j'en fasse la dissolution &c. » (lettre de Le Febvre de 1664, lue en partie en avril 1667 par Samuel Cottureau Du Clos in « Observations sur le vin, et sur les parties qui le composent », *Procès-Verbaux de séances de l'Académie Royale des Sciences*, t. 1, registre de Physique, p. 74.

⁶⁷ Voir Birch, *op. cit.* in note 2, vol. 1, pp. 51 et 53.

⁶⁸ Voir Franckowiak, *op. cit.* in note 6 ; *op. cit.* in note 11 ; et « Du Clos, un chimiste post-Sceptical Chemist », in Charles Ramond and Myriam Dennehy (éd.), *La philosophie naturelle de Robert Boyle*, Vrin, Paris, 2009, pp. 361-377.

son apport principal étant d'avoir ouvertement exposé une chimie qui ne reposait plus sur aucun principe –, il semble bien, dans les années 1660 tout au moins, avoir eu peu de prise sur les esprits de ses pairs de la Royal Society acquis plutôt à une chimie continentale. Même s'il demeure effectivement pour une part suivant sa définition un chimiste vulgaire, Le Febvre, bien inséré dans la société savante britannique⁶⁹, ne devait pas laisser Boyle indifférent, et la réciprocité étant sans doute vraie, même si presque aucun document ne nous permet d'établir avec certitude cette affirmation⁷⁰. Son discours sur les principes chimiques ne

⁶⁹ Le Febvre est intégré dans la Royal Society mais pas pour la raison que laisserait entendre Golinski (*op. cit.* in note 39) qui écrit à tort que l'activité expérimentale de Le Febvre prend ses distances avec le passé de « confusions verbales » pour prendre sa place dans la nouvelle philosophie naturelle. Golinski se risque à départager une illusoire chimie irrationnelle d'une saine chimie. Voir Bernard Joly, *La rationalité de l'alchimie du XVII^e siècle*, Vrin, Paris, 1992.

⁷⁰ S'il est avéré que Boyle contrôlait l'image qu'il donnait de lui (voir note 21), il est possible que le manque de document relève de cette même pratique ; à savoir ici de ne pas vouloir associer son image à celle de Le Febvre. Toutefois, le XVIII^e siècle semble avoir retenu un lien assez fort entre Le Febvre et Boyle ; voir Alexandre Savérien, *Histoire des philosophes modernes, avec leur portrait ou allégorie*, Paris, 1769, t. 7, p. 49. Il est sans doute très probable que les échanges entre ces deux hommes se faisaient directement de vive voix, à la Royal Society, ou à leur domicile ou dans leur laboratoire ; il semblerait en effet – du moins en 1678 – que Boyle ait logé juste en face de l'officine d'apothicaire de Le Febvre (le fils ?). Robert Moray a présenté, sans succès semble-t-il, la candidature de Le Febvre le jeune le 19 décembre 1666 à la Royal Society (voir Hunter, *op. cit.* in note 1, p. 59). Sans rien connaître de ce fils, il est toutefois possible de le supposer en relation avec Boyle. Un certain Pierre a adressé en janvier 1678 – près de neuf ans après la mort de Nicaise Le Febvre – une lettre à Boyle, « rue Saint James vis-à-vis de monsieur Lefebvre apothicaire du Roy à Londres » (Hunter, Clericuzio, Principe, *op. cit.* in note 49, t. 5, p. 13). Le même Pierre lui écrit de nouveau un mois plus tard pour obtenir la raison pour laquelle « ches vous [...] quelqu'un [...] [a] donné coppie à Clomarez garçon apothicaire qui demeure ches Lefebvre <devant> ches vous de toutes les receptes que vous avez envoyées pour presenter à l'assemblée [...] » (*ib.*, t. 5, p. 28). Les procès verbaux de séances de l'Académie Royale des Sciences de Paris nous informent que « Pour les choses ordinaires, on a leu une lettre en Anglois que Mr Boyle écrivoit au Secretaire de l'Academie par laquelle il luy envoyoit la maniere de faire le Phosphore sec de Balduin, et un autre liquide ou aerien. Depuis Mr Bourdelin a receu une lettre de Mr Le Fevre qui demeure à Londres, par laquelle il luy mande qu'il avoit vû Mr Boyle lequel luy avoit dit qu'il avoit reusi dans la preparation du phosphore liquide: quoyqu'il soit tres difficile à executer, et que pour le Phosphore sec il n'avoit encore pû y reussir. Mr Le Fevre envoye la maniere d'y proceder, qui est la mesme que celle que Mr Boyle m'avoit envoyée » (*Procès Verbaux de séances de l'Academi des Sciences*, t. 9, entre août 1680 et 15 Juin 1681, f. 73r). Nous savions que Nicaise Le Febvre entretenait une relation épistolaire avec Samuel Cottureau Du Clos de l'Académie, nous voyons qu'après sa mort sans doute son

prête en réalité pas trop le flanc aux critiques du *Sceptical Chymist*. Ses centres d'intérêts chimiques et sa culture d'une noble chimie étaient sans doute peu éloignés de ceux de Boyle. Il reste que dans son texte *Of usefulness of natural philosophy* de 1663⁷¹, lorsque s'adressant à son neveu Richard Jones (alias Pyrophilus), qui a rencontré Le Febvre à Paris lors de son voyage sur la continent avec Oldenburg entre 1657 et 1660, Boyle n'associe pas aux chimistes vulgaires « l'ingénieur et expérimenté Monsieur Le Febure » qui lui a révélé le secret de la composition d'un remède paracelsien du nom de *Ens primum* – rendant jeunesse et vigueur aux animaux décrépits –, lui assurant à plusieurs occasions de la vérité de ses dires. Aussi Monsieur Le Febure passe-t-il parfaitement pour un chimiste moderne, tout à fait à sa place dans cette Royal Society nouvellement fondée dans laquelle, durant la décennie 1660, la chimie semble se jouer dans une certaine indifférence vis-à-vis de la philosophie corpusculaire de Boyle.

fils a-t-il maintenu ce lien avec la société savante française cette fois par l'intermédiaire de Claude Bourdelin, et Boyle directement par son secrétaire perpétuel.

⁷¹ Robert Boyle, *Of usefulness of natural philosophy*, London, 1663, Partie II, section I, chap. VIII, pp. 190-193.